

Le Monge autrefois

AUTRES OUVRAGES PUBLIÉS PAR LES ÉDITIONS
PASSIFLORE AUTOUR DE FÉLIX ARNAUDIN

- *Félix Arnaudin, 100 ans après*, Richard Arnaudin, Marc Large et Jean Tucoc-Chala, 2020
- *La folle histoire de Félix Arnaudin*, Marc Large, 2019

Couverture : Dénicheurs à Capbat
Commensacq (détail), 14 juin 1894.
© Félix Arnaudin, Collection Musée d'Aquitaine
Mairie de Bordeaux

Éditions Passiflore – 2021
93, avenue Saint-Vincent-de-Paul – 40100 Dax
www.editions-passiflore.com

Texte inédit de Félix Arnaudin

Le Monge autrefois

annoté par Jean Tucoo-Chala

Editions **Passiflore**

« Le paradoxe de l'amateur d'inédits est là : il recherche ce que justement l'auteur a rejeté, il admire ce qui a été raturé, ôté, refait, parce que c'est différent. »

in *Marcel Proust, les soixante-quinze feuillets*,
préface de J.Y. Tadié. Gallimard, 2021

AVANT-PROPOS

Écrire le livre de la lande, ce projet toujours élaboré, toujours repoussé, a occupé Félix Arnaudin (1844-1921) pendant plus de quarante ans. Par goût, il a préféré rassembler des informations de toute nature. Le folkloriste habite son terrain, l'enquête orale n'a pas de secrets pour lui, la synthèse viendra plus tard... Toutefois, en prenant de l'âge, l'idée de rassembler la connaissance accumulée devient plus impérative. En tournant le dos au présent, en posant par principe que c'est le temps de l'enfance qui constitue le paradis perdu, Félix Arnaudin décrit une époque insouciante où il fut heureux.

C'est peut-être la fonction de ces vingt-six feuillets¹ auxquels Adrien Dupin donna pour titre : « *Le Monge autrefois* ».

Félix les avait intitulés : « *Je revois toujours mon vieux Monge* ». Cette formulation est bien conforme à la démarche de l'écrivain. Le travail de mémoire s'impose face à l'Histoire.

Ces pages sont écrites en 1911 (mort de Marie), ou peu après. L'écriture à la plume ou au crayon à papier est le plus souvent lisible. Les corrections sont nombreuses. Félix Arnaudin recherche toujours la formulation la plus précise et l'énumération la plus exhaustive, il se corrige en permanence y compris pendant la relecture. Il porte même des jugements ironiques sur son propre récit à la fois descriptif et introspectif.

1. Format 22cm x 17cm, classés sous la cote 69J11 (fonds FA, PNRLG).

Nous sommes en 1852, le narrateur a huit ans, il nous fait découvrir avec jubilation un monde peuplé d'odeurs, de sensations, d'oiseaux, de brebis, de grands chênes, de prairies, de sarcleuses et de faucheurs. Nous croisons Babé et Jean Saubesty, les métayers de Barthélémy Arnaudin, le père de Félix. Au moment d'évoquer la lande, le texte s'arrête brusquement. Le projet est abandonné ou les feuillets ont été perdus...

Pour rester fidèle à ce manuscrit foisonnant, j'ai présenté entre crochets [] les phrases rayées en ayant toujours en mémoire cette affirmation d'Albert Dichy, directeur littéraire de l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) : *« C'est une des beautés de l'archive que de laisser percevoir la part de hasard et d'aléatoire dans la rédaction des textes. »*

Par-delà la difficulté de la lecture, chacun(e) partagera, je l'espère, le plaisir que Félix

Arnaudin a ressenti lorsqu'il s'est remémoré sa prime jeunesse.

Manifestement, il tenait à ces pages puisqu'il a rédigé une nouvelle version dans un texte sans ratures que j'avais consulté en 1978.

Enfin au verso d'un des feuillets, un autre texte apparaî. C'est peut-être l'introduction pour une future édition de son livre de chasse... Dans les Landes, à Labouheyre, le Monge est le centre du monde, c'est là que tout a commencé, et c'est là que vous viendrez pour marcher sur les pas de Félix Arnaudin.

Jean Tucoo-Chala

FICHE TECHNIQUE

Pour faciliter la lecture de cet ouvrage, le code typographique suivant est appliqué :

— **Textes de Félix Arnaudin : Calibri Noir, Gras, 13 pt (parfois souligné par l’auteur)**

— *Textes rayés par Félix Arnaudin : [Calibri Marron, Italique, 12 pt]*

— Notes de Jean Tucoo-Chala : Adobe Garamond Pro Noir, 12 pt

Vous trouverez dans les deux dernières parties de ce livre une reprise des versions définitives de certains des textes annotés.

INTRODUCTION

Le quartier du Monge comme ultime royaume. Convoquer la mémoire, arrêter le temps, écrire car c'est le moyen le plus simple pour rencontrer le bonheur et le conserver. Puis retrouver les courses dans les champs, les grands chênes et leur ombrage, le pas de la paire de bœufs, le troupeau de brebis qui rentre de la lande, enfin les haies, toutes vivantes d'une population d'oiseaux familiers.

Voilà l'esquisse des premiers chapitres résumant une vie à l'écoute de la Grande Lande.

Pour Félix Arnaudin tout est parti et tout ramène au Monge. La seule évocation de

l'école dans le bourg de Labouheyre, c'est déjà un autre monde qui éloigne un peu plus le narrateur de ses racines. Il va même imaginer que le pâtre dont il écoute les histoires est un lointain ancêtre austère et taciturne.

Ce texte inachevé vous allez le découvrir avec les corrections voulues par l'auteur au moment de l'écriture et pendant la relecture. Il introduit des appréciations critiques sur l'intérêt de certaines évocations qui entraînent leurs disparitions lors d'une rédaction « définitive ». Il est significatif de constater que le récit se termine au moment où le bergerot va commencer son apprentissage et quand le jeune Arnaudin quitte le quartier pour aller à l'école. Symboliquement, il quitte aussi son Éden. Le livre de la lande ne sera jamais écrit.

Le folkloriste rigoureux devient un prosateur inspiré au service d'une société délaissée

qu'il a su étudier, décrire, photographier et dont, une dernière fois, il nous fait miroiter l'existence.

L'enfant des bruyères

Jean Tucoo-Chala

Le Monge

Je le revois encore : ni route, ni chemin de fer, *[ni bruit]* ni étrangers (1852). Toujours la paix, le silence, la tranquillité de la solitude. Deux maisons *[seules]*, à cent pas l'une de l'autre, *[là une grande et]* celle des maîtres et celle des domestiques, seules avec le grand arial devant elles, l'arial tout assombri de grands vieux chênes ; et tout au bout, *[devant, en avant]* les prairies qui nous séparaient du bourg ; un peu à gauche, le vieux parc s'écartant vers les pins, les grands pins qui laissaient éclater sous leur *[haute]* ramure noire la lumière du grand ciel vide de la lande... À droite, là où est maintenant le jardin du lavoir, *[rien, rien]* c'étaient encore les chênes, un recoin *[peu visité, ombreux, bas,*

solitaire jusqu'au ruisseau oh !] bas, ombreux peu visité [*jusqu'au ruisseau*], de l'herbe rase comme sur l'airial, mais aussi des taches de sable en approchant du ruisseau... Oh ! Mon ruisseau ! Maigre aux bords dénudés, [*et nu*] toujours solitaire, qui contournait tout [*de la*] d'un large circuit, en laissant ici entre les chênes et lui un recoin vide. Plus loin, m'approchant pour me mettre à leur ombre, que de jours [*de mon enfance*] j'ai passés là ! [*Ici s'abreuvaient*] Ici c'était l'abreuvoir de nos bœufs, où ils allaient chaque matin, en levant leurs longues cornes pour cueillir les branches basses des vieux chênes, [*pour attraper un*] et en face la hauteur où trônait le plus haut chêne, avec des racines sur la pente [*raide à*] où nous roulions jusqu'au pied du ruisseau... Puis le pont – l'escourre¹ – et le grand champ.

Le premier feuillet se termine ainsi.

Au verso Félix Arnaudin précise :

1. Passage entre deux haies.

**Au parc, de temps en temps, de la lande
se retiraient les brebis ; où par les soirées
joyeuses [*muettes*] d'avril, les agneaux cou-
raient sur l'herbe, au pied des grands chênes.**